

le dépôt entre les mains du greffier de la somme de 200 louis, comme équivalent de son cautionnement, déclaré défectueux par le président.

M. *Langevin*—propose en amendement à la motion de M. Thibeaudeau, relative à la double majorité, de déclarer tout uniment que le principe de la double majorité, "doit continuer à être reconnu et suivi de la même manière" qu'il l'a été depuis 1848

M. *Dunbar Ross*—propose, à son tour, en amendement à l'amendement de M. Cauchon, relativement à la même question, de déclarer que la nature fédérale de l'union des deux Canadas souffrirait considérablement si les ministres d'un des deux Canadas restaient dans le cabinet, après avoir reçu des preuves évidentes du peu de confiance que les représentants de leur province respectives a en leur administration.

HISTOIRE DE RICHARD LOYAUTÉ.

(Voir le Nos. 16, 17, 19 et 21.)

Il fallut se séparer. Ils s'étaient à peine parlé, la parole étant trop matérielle pour rendre le sentiment qui les animait ; mais un coup-d'œil de Soubise avait dit : A bientôt. Richard resta sous le charme extatique d'un halluciné qui voit s'entrouvrir tout à coup le ciel et qui sent ses parfums, ses musiques, ses rayonnements s'emparer de tous ses sens ; car l'amour qui laisse sans émotion, qui ne rend pas tremblant, qui ne chasse pas les réalités de la vie, qui ne remplit pas les yeux de mirages attendrissants, n'est qu'une vile grossièreté.

Richard oubliait la prison, la politique, l'ambition, la vie même ; il ne sentait plus son corps : il flottait dans des espaces que l'oiseau seul connaît. Il n'entendait pas ; ses sens s'étaient épurés, son corps était assis sur une chaise, mais il ne le savait pas et il était sorti de son enveloppe matérielle pour planer dans des régions éthérées.

Le géôlier, qui survint, fit rentrer l'âme vagabonde dans le corps privé de mouvement. C'était l'heure du dîner ; mais Richard tint rancune à ce dîner qui avait coupé court à ses illusions : il se jeta sur son lit, essayant d'évoquer encore une fois l'image de la réduisante Soubise. Le premier mois de détention se passa dans des félicités sans cesse renaissantes. Tout contribuait à entretenir le journaliste dans une heureuse sérénité d'esprit et de corps. Le parti républicain envoyait ses hommes les plus distingués frapper à la porte du pamphlétaire ; des corporations tout entières d'ouvriers signaient des adresses pour entretenir le courage du détenu. Les poètes chantaient, en vers alexandrins, la gloire du prisonnier. Les peintres et les statuaires les plus célèbres demandaient à être admis à l'honneur de reproduire, sur la toile et sur le marbre, les traits du jeune tribun. Des lithographies couraient, représentant le beau prisonnier derrière les barreaux, aspirant l'air de la liberté. Dans les salons, de jeunes femmes chantaient, en s'accompagnant sur la harpe, une romance mélancolique en tête de laquelle était le portrait de Richard. L'enthousiasme fut porté si loin, qu'on arrangea, pour la gloire du prisonnier de la Restauration, la poésie illuminée par l'immortelle mélodie de Grétry : du roi Richard on fit Richard le républicain ; mais *l'univers n'abandonnait* plus Richard ; au contraire, la romance montrait l'enthousiasme des populations en présence de l'emprisonnement du pamphlétaire.

Soubise fit transporter sa harpe à la Conciergerie et chanta d'une voix émue la nouvelle romance qui faisait fureur dans les salons de l'opposition. En ce moment, Richard remerciait sincèrement l'avocat qui par son dangereux plaidoyer lui avait ménagé ces flatteuses ovations, auxquelles il ne manquait même pas les sifflements des serpents de la critique. Les feuilles royalistes déchiraient Richard dans des articles remplis d'esprit de parti ; les journalistes cherchaient à crever le ballon de gloire dans lequel Richard planait au-dessus de la multitude. Les premiers pamphlets de l'écrivain étaient analysés sévèrement, et d'habiles adversaires démontraient le peu d'idées qui se cachait dans ce style imagé, plein de méandres et d'ondulations gracieuses. Ces attaques passionnées faisaient vendre à des nombres immenses les brochures politiques de Richard, qui n'en profitait pas

car il les avait cédées, trop heureux de pouvoir les faire imprimer, à un libraire républicain, qui en donna une faible somme. Mais qu'importait à Richard ? Il cherchait la gloire et non la fortune ; il trouvait même généreux le libraire qui, de son propre mouvement, lui faisait passer en prison quelque sommes qu'il ne lui devait pas.

Quelque imposant que soit un concours d'éloges, les hommes n'aiment pas à entendre partir d'un coin le sifflet de la critique. Il en est peu qui s'accoutument à ce bruit ; Richard était particulièrement blessé des vives attaques d'un petit journal satirique, subventionné par le gouvernement, qui, tous les matins, lançait des flèches empoisonnées comme l'écrivain. Il envoya deux de ses amis demander réparation à l'auteur anonyme de ces articles, qui prit texte de cette demande pour s'en mequer et cribler de traits sarcastiques l'illustre condamné. Richard ne put se contenir ; profitant d'une permission de sortie que le préfet lui avait donnée par quinzaine, il alla faire une scène violente dans les bureaux du petit journal royaliste. Mais le lendemain il se vit mandé devant le préfet :—Monsieur Richard, lui dit celui-ci, j'ai bien voulu vous accorder de sortir une fois par quinzaine, mais non pour continuer votre rôle politique. Le public ne doit pas savoir que vous sortez, car l'effet des lois serait brisé si, condamné à l'emprisonnement, ou apprenait que je vous laisse la liberté. Quand votre temps sera expiré, allez demander raison aux journalistes qui vous attaquent, vous serez dans votre droit ; je serai dans le mien en vous surveillant et en empêchant que la France ne regrette un homme distingué, perdu pour toujours par une misérable querelle de journalisme.

Richard, tout en se jurant de se venger de ses adversaires, prit au préfet de police de rendre ses sorties moins apparentes. La prison lui pesait à peine, en raison des nombreuses visites qu'il recevait ; Soubise n'y manquait pas un jour. Mais depuis quelque temps, Soubise paraissait triste et inquiète, et Richard insistait pour connaître ses chagrins, sans qu'elle voulût s'en ouvrir à lui. Si elle oubliait momentanément les pensées secrètes qui altéraient sa physionomie, elle redevenait d'une gaieté factice, dont Richard n'était pas la dupe, car l'instant d'après sa physionomie se teintait d'appréhensions ; ses yeux inquiets regardaient au loin ; ses lèvres si mutines d'habitude portaient des réflexions graves, et Richard connut, par les symptômes certains d'un faux enjouement, que Soubise cherchait à s'attacher un masque de gaieté sur la figure pour ne pas lui faire partager son trouble. Il la pressa de questions, mais elle ne voulut pas y répondre, et donna à entendre que rien ne la contraignait, qu'elle agissait comme d'habitude, que ni son caractère ni sa physionomie n'étaient changés et que bien certainement il s'abusait.—Vous ne m'aimez plus, dit Richard d'une voix sourde. Malgré les chaleureuses affirmations de Soubise, Richard déduisit, non sans justesse, que son amie paraissait contrainte et portait l'ennui sur toute sa personne ; si elle s'ennuyait, elle n'aimait plus.—Que les hommes sont exigeants, répondait Soubise ; il vous condamnent à une égalité de caractère, à une gaieté perpétuelle, dont ils sont les modèles les plus éloignés. Eh ! bien oui, quelques nuages sont en moi ; je me sens toute singulière, je l'avoue ; mais je ne vous en aime pas moins..... Si j'avais douté de votre amour par les soucis qui s'emparaient de vous aux approches de votre procès et en bien d'autres circonstances !—Ah ! s'écria Richard, me reprochez-vous les inquiétudes de la politique, Soubise, vous qui m'avez encouragé dans cette voie, en me montrant un avenir dont je n'avais pas conscience ? Alors nos préoccupations n'étaient-elles pas fondées sur des motifs graves ? mais ce sont les vôtres, Soubise, que je voudrais voir basés sur des faits réels. Avez-vous quelque chagrin véritable ? Je demande à le partager, sinon je ne verrai dans ce changement soudain de votre caractère qu'un changement d'amour dont vous n'avez pas encore conscience, mais dont l'accent me frappe.—Méchant homme trop aimé ! s'écria Soubise.—Laissez-moi, dit Richard, en se reculant. Pour la première fois, les deux amants se divisèrent et Soubise foudait en larmes ; les larmes opérèrent une réconciliation.

Dans un doux moment d'expansion, voilé par quelques traces de mélancolie, Soubise avoua à Richard la nature de ses inquiétudes. Son frère s'était laissé entraîner à une perte de jeu